

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE
UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

1

ANNO XXVIII 2020

MARE PVNICVM.

MARE IBIIV

EDUCATT - UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

L'ANALISI
LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE
E LETTERATURE STRANIERE

UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

1

ANNO XXVIII 2020

PUBBLICAZIONE QUADRIMESTRALE

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA
Facoltà di Scienze Linguistiche e Letterature straniere
Università Cattolica del Sacro Cuore
Anno XXVIII - 1/2020
ISSN 1122-1917
ISBN 978-88-9335-663-3

Comitato Editoriale

GIOVANNI GOBBER, Direttore
MARIA LUISA MAGGIONI, Direttore
LUCIA MOR, Direttore
MARISA VERNA, Direttore
SARAH BIGI
ELISA BOLCHI
GIULIA GRATA
CHIARA PICCININI
MARIA PAOLA TENCHINI

Esperti internazionali

THOMAS AUSTENFELD, Université de Fribourg
MICHAEL D. AESCHLIMAN, Boston University, MA, USA
ELENA AGAZZI, Università degli Studi di Bergamo
STEFANO ARDUINI, Università degli Studi di Urbino
GYÖRGY DOMOKOS, Pázmány Péter Katolikus Egyetem
HANS DRUMBL, Libera Università di Bolzano
JACQUES DÜRRENMATT, Sorbonne Université
FRANÇOISE GAILLARD, Université de Paris VII
ARTUR GAŁKOWSKI, Uniwersytet Łódzki
LORETTA INNOCENTI, Università Ca' Foscari di Venezia
VINCENZO ORIOLES, Università degli Studi di Udine
GILLES PHILIPPE, Université de Lausanne
PETER PLATT, Barnard College, Columbia University, NY, USA
ANDREA ROCCI, Università della Svizzera italiana
EDDO RIGOTTI, Università degli Svizzera italiana
NIKOLA ROSSBACH, Universität Kassel
MICHAEL ROSSINGTON, Newcastle University, UK
GIUSEPPE SERTOLI, Università degli Studi di Genova
WILLIAM SHARPE, Barnard College, Columbia University, NY, USA
THOMAS TRAVISANO, Hartwick College, NY, USA
ANNA TORTI, Università degli Studi di Perugia
GISÈLE VANHESE, Università della Calabria

*I contributi di questa pubblicazione sono stati sottoposti
alla valutazione di due Peer Reviewers in forma rigorosamente anonima*

© 2020 EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano | tel. 02.7234.2235 | fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (*produzione*); librario.dsu@educatt.it (*distribuzione*)
web: www.educatt.it/libri

Redazione della Rivista: redazione.all@unicatt.it | *web:* www.analisinguisticaeletteraria.eu

Questo volume è stato stampato nel mese di aprile 2020
presso la Litografia Solari - Peschiera Borromeo (Milano)

INDICE

VARIATIONS ET RÉPÉTITIONS DANS LE RÉCIT DE VOYAGE

Dirigé par *Véronique Magri et Odile Gannier*

- Répétition et voyage 7
Véronique Magri et Odile Gannier

APPROCHE LINGUISTIQUE ET STYLISTIQUE

- Variations de la répétition dans les récits de voyage 13
Guy Achard-Bayle

- Antonomase et reformulation dans le récit de voyage 27
Véronique Magri

- « Partir, sans partir ». Répétitions, polyptotes et dérivations
dans *Mercier et Camier* de Samuel Beckett et dans sa traduction en italien 43
Alberto Bramati

- Bourrit à la caverne de l'Arveyron.
Répétitions, variations, adaptations pour un motif 63
Alain Guyot

APPROCHE IMAGOLOGIQUE

- La description du sultan du Maroc. Répétition et reformulation 79
Abdelmajid Senhadji El Hamchaoui

- « C'est au soleil couchant qu'il faut voir les pyramides ».
Les images solaires récurrentes dans le *Voyage en Orient* de Gustave Flaubert 93
Małgorzata Sokółowicz

- Henry James : souvenirs vénitiens et variations 107
Isabelle Le Pape

- Les *Souvenirs de la Sicile* du comte de Forbin entre originalité et reprise 121
Stefana Squatrito

APPROCHE GÉNÉRIQUE

Contrainte répétitive et variations dans le journal de bord <i>Odile Gannier</i>	137
(Re) dire son voyage. Singularité(s) de la répétition dans le récit de voyage en ligne <i>Élisabeth Richard et Intareeya Leekancha</i>	151
<i>Oreille Rouge</i> d'Éric Chevillard. Répéter pour déconstruire <i>Stéphane André</i>	167

RASSEGNE

Rassegna di Linguistica generale e di Glottodidattica a cura di Giovanni Gobber	179
Rassegna di Linguistica francese a cura di Enrica Galazzi e Michela Murano	185
Rassegna di Linguistica inglese a cura di Maria Luisa Maggioni e Amanda C. Murphy	193
Rassegna di Linguistica russa a cura di Anna Bonola e Valentina Nosedà	201
Rassegna di Linguistica tedesca a cura di Federica Missaglia	205
Indice degli Autori	211

CONTRAİNTE RÉPÉTITIVE ET VARIATIONS DANS LE JOURNAL DE BORD

ODILE GANNIER
UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR, CTEL

Le journal de bord comme obligation de métier pourrait paraître parfaitement ennuyeux et fastidieux, car il impose par nature la répétition contrainte, heure par heure, jour après jour, avec un vocabulaire très précis qu'il est impossible de varier ; cependant, le journal peut se jouer de l'obligation et fournir un schéma intéressant du point de vue narratologique, ce que prouve son utilisation comme modèle dans la fiction et sa consécration par le pastiche.

The logbook as a professional obligation could seem completely boring and tedious, because it is by nature under the constraint of repetition, every hour, all day long, with a very precise vocabulary that is impossible to vary; however, the logbook can play with the obligation and be interesting from a narratological point of view: it is used as a model by the fiction and is even parodied.

Keywords: Logbook, repetition, anaphora, constraint

« *La répétition ne change rien dans l'objet qui se répète, mais elle change quelque chose dans l'esprit qui la contemple* : cette phrase célèbre de Hume nous porte au cœur d'un problème¹ » et est reprise par Gilles Deleuze dans *Différence et Répétition*. Par toutes sortes de biais, le récit de voyage se prête à des formes de répétition dans son expression, du fait de sa scénarisation minimale. Le voyageur part d'un point A et se rend à un point B, dans un temps donné. Seuls changent, sur la route, les épisodes prévus ou inattendus, ennui, accidents ou fantaisie, parmi lesquels les rencontres, les paysages et le moyen de locomotion peuvent apporter de notables surprises. La variation se présente sur un fond d'emblée balisé par l'itinéraire, voire par la forme adoptée.

Dans le journal de bord, néanmoins, la forme est contrainte. Qu'il s'agisse d'un journal de navigation imposé par une obligation de métier – navigateur, militaire, scientifique, secrétaire ou écrivain de vaisseau, journaliste... – ou d'un carnet de voyage amateur tenu quotidiennement, la structuration manifeste de la date ou le suivi des étapes est une contrainte qui ne saurait être éludée, sauf à remettre en cause sa fonction ou le genre du récit. Cependant, à l'intérieur de cette contrainte, les variations sont autant de broderies sur un canevas fourni. La fiction reprend souvent à son compte les modèles des journaux réels pour donner une impression de véracité à un contenu ou des personnages inventés.

¹ Gilles Deleuze, *Différence et Répétition*, PUF, Paris 1968, 2005, p. 96.

Dans les journaux authentiques, qui reposent sur le principe de la régularité systématique des notations, fussent-elles fort concises ou parfaitement répétitives, le rédacteur est tenté de choisir en vue d'une publication non le plus aride mais le plus plaisant : ainsi le journal de bord de Bougainville disparaît-il derrière la version imprimée et diffusée de sa relation de voyage, remaniée, enrichie, lissée, mais qui conserve la structuration chronologique. Il en va de même pour le *Journal* de Challe écrit lors du voyage en 1690-1691 et sa version remaniée, étendue, rendue plus piquante et plus précise, en 1721 – lorsqu'il a écrit *Les Illustres Françaises* ! Alain Gerbault publie sa relation de traversée en solitaire, dans les années 30, en insérant ostensiblement des bribes de son livre de bord. Ainsi, la réécriture donne à l'aventure brute et aux données du voyage une forme plus souple.

Quelles particularités le journal présente-t-il en matière de répétition ? Essentiellement la structure temporelle fondée sur l'exacte régularité. Nous proposons d'adapter ici la figure de l'épanaphore, puisque le journal suppose la reprise systématique et récurrente de termes convenus, en début d'entrées successives. Mais ces qualités ont leur revers : une certaine sécheresse, qu'il peut être tentant de réparer par l'art. À cette occasion, la contrainte peut devenir un stimulus et encourager une certaine inventivité. La fiction reprend évidemment ces structures pour en faire une réutilisation souvent malicieuse.

1. Répétition et contrainte

Le journal de route présente en fait un faisceau de contraintes liées au principe de la répétition : l'obligation de rapport fondée sur l'exactitude et la régularité, l'univocité, l'exhaustivité concise.

1.1 La répétition liée à l'obligation de rapport systématique

Originellement, le journal est à bord d'un navire le document officiel. En France, l'ordonnance du 15 avril 1689, pour la marine de guerre, imposait au capitaine l'obligation de tenir un journal exact de sa route, de calculer sa position, d'estimer la distance parcourue et la dérive, de reporter son point sur sa carte et de recueillir l'avis de ses pilotes avant de prendre ses décisions ; dispositions réglementaires reprises dans l'ordonnance du 25 mars 1765 qui prévoit aussi, pour recouper l'exactitude du journal du bord, que les officiers tiendront chacun leur journal de navigation, qu'ils présenteront chaque semaine au commandant mais garderont confidentiel. Ces obligations, auxquelles tout manquement est sanctionné, sont similaires d'une marine à l'autre. Les informations s'inscrivent dans des schémas précis, carroyés en colonnes et en lignes, qui imposent une réponse systématique, heure par heure, dans la temporalité du bord allant de midi à midi – l'heure du point observé et calculé d'après le soleil au zénith : une partie, absolument fixe, est celle des relevés factuels, l'autre partie, consacrée aux autres observations, est moins strictement encadrée, donc non assujettie à la régularité. Les journaux particuliers des officiers peuvent être plus personnels, sans qu'il ne s'agisse de réflexions intimes.

L'exactitude et la ponctualité sont la règle absolue. Dans la marine, le document est rédigé au nom d'un groupe, tenu par les officiers de quart et visé par un seul homme –

qui n'en est donc pas l'auteur mais le garant. Le capitaine est obligé de veiller à ce que le journal soit tenu de manière soignée et régulière, d'en faire éventuellement une copie, et le soumettre à la visée d'une autre instance officielle pour qu'il soit réputé exact et opposable. La fiabilité du journal découle de son obligation ; sa sincérité est associée à sa structure régulière, quotidienne.

Il s'y trouve les événements importants du bord, puisqu'il a force légale ; à ce titre il doit tenir la comptabilité des vivres emportés, déclarer les maladies, valoir déclaration d'état civil – les morts, les hommes à la mer, plus souvent que les naissances. La confrontation des journaux permet des interprétations parfois divergentes du même événement.

Le journal de bord remplit ainsi deux fonctions essentielles : la fonction anaphorique², qui impose le principe de la répétition puisqu'il faut signaler, à chaque fois, ce qui se passe successivement. S'impose ici une variante catégorielle qu'on propose ici de qualifier d'« épanaphorique », puisqu'elle respecte une base thématique et lexicale régulière, comme celles des bulletins météorologiques : force du vent, état de la mer, cap suivi, milles parcourus... D'autre part, le journal est garant des événements extraordinaires qui se déroulent une seule fois, mais de manière singulative – mention performative puisque légale. Lorsque le journal est livré non plus à l'Amirauté mais au public, comme le fait Bougainville lorsqu'il publie sa relation, il garde également la structuration chronologique, mais il gomme la répétition des manœuvres et regroupe les mentions : en revanche, l'accent est mis sur l'anecdote, le particulier, donc suscite l'intérêt par la variété.

La marine de plaisance est assujettie aux mêmes obligations. Charmian London, par exemple, tient scrupuleusement le journal du bord du *Snark*, son écrivain de mari s'étant montré enchanté qu'elle pratique cette écriture régulière, au lieu d'écrire des lettres comme une voyageuse frivole. Pendant qu'elle tenait ce journal, il écrivait *Martin Eden* et *Contes des Mers du Sud*. Et ensuite, il semble s'être inspiré de « ce récit précis et quotidien des aventures du *Snark*, depuis la baie de San Francisco jusqu'aux îles cannibales³ » consigné par sa femme pour publier *La Croisière du « Snark »*.

Naturellement, le roman maritime (Gannier 2011) qui tente de recréer la situation de la marine – dont jusqu'à présent on pensait pis que pendre, du fait du peu de variété attendu – imite dans la fiction cet usage d'un texte inclus dans la trame du roman.

1.2 La régularité et la monotonie du ressassement

À chaque fois que l'on retourne le sablier – geste précisément régulier – ou que l'on change de quart, ou à chaque événement marquant, il est prescrit d'en consigner la mention : atterrissage, croisement d'un navire, coup de vent, amer remarquable... La précision peut être extrême et techniquement précieuse. Mais pour la publication, cette avalanche de notations

² Ces catégories sont empruntées à Genette, qui désigne un récit comme « singulatif » quand il raconte 1 fois ce qui s'est passé 1 fois ; « anaphorique » : n fois ce qui s'est passé n fois (accumulation du singulatif) ; « répétitif » quand il raconte n fois ce qui s'est passé 1 seule fois ; « itératif » celui qui narre en 1 seule fois ce qui s'est passé n fois. Gérard Genette, *Figures III*, Le Seuil, Paris 1972, pp. 145-148.

³ Ch. London, *Journal de bord du Snark [The Log of the Snark, 1915]*, trad. Olivier Merbeau, Arthaud, Paris 2015, p. 17.

extrêmement répétitive est sentie comme particulièrement ennuyeuse. D'après De Brosses dans l'*Histoire des Navigations aux terres australes* :

Il fallait avoir un peu d'égards pour le *lecteur ordinaire* en lui épargnant quelque chose de *l'inutile & intolérable ennui de tant de détails si arides*. De cette sorte, un nombre de volumes se trouve souvent à chaque article réduit ici à un petit nombre de pages. Cependant on s'est presque toujours servi des paroles même des originaux, sans chercher à farder ni à corriger leur style qui souvent n'est pas bon. Ç'aurait été vouloir lui ôter l'air de vérité attaché au peu de soin qu'ils se sont donné de l'embellir. Les marins écrivent mal, mais avec assez de candeur. *Ce n'est pas l'élégance du style que l'on recherche en un pareil ouvrage* ; c'est l'instruction dans les faits & la connoissance des choses ignorées. Le lecteur les veut peintes telles que le navigateur les a vues, non avec le coloris dont la plume de l'historien pourroit les *orner*⁴.

Mais la régularité de tables de navigation égare l'intérêt, sauf pour qui veut y trouver un détail technique. Sinon la lecture est sèche et peu passionnante parce que répétitive : si l'on n'est pas intéressé par la précision de la relation, la répétition engendre inmanquablement l'ennui aussi bien chez le lecteur que chez le scribe. Le clin d'œil de Swift, éludant les précisions géographiques des aventures de Gulliver, imite ce souci des marins qui seront lus par des terriens de leur épargner les lourdeurs de cette répétition.

La fiction peut mettre à profit ce fond monotone pour donner plus de poids à un coup de théâtre narratif : Joseph Delteil dans la nouvelle « La femme de la mer » met ainsi en scène un capitaine à l'ouvrage.

De temps en temps, il prenait la plume, et inscrivait quelques lignes sur le journal du bord. Je lus par-dessus sa main, car je me délectais à son langage technique et essentiel. Il relatait :

« À onze heures trente du soir, nous doublons la pointe Perrat à une distance de huit milles. La nuit est très claire, à clarté de lune. La mer est calme. À minuit, je mets la route au S. 10 E. même temps et même mer. Trafalgar se trouve dans la direction de N. 45 E., et Cadix à N. 10 E. ; latitude 36° 18' N. et longitude 6° 17' O. Nous sommes à sept milles de distance de la terre »⁵.

Ce sont là des informations de métier, récurrentes, qui visent à donner l'impression de la plus parfaite routine – qui, dans la fiction, est évidemment troublée par un événement extraordinaire.

1.3 L'univocité ou l'interdiction de la variété

En outre, parce qu'ils correspondent à un impératif extérieur, et que la régularité des mentions est sans rapport avec l'intérêt de ce qui est raconté, les éléments indiqués ne sont pas toujours passionnants de prime abord. Pire, ils sont la preuve même que l'écrit n'est que la

⁴ Ch. de Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes*, Durand, Paris 1756 (« Gallica »), t. 1, p. ix.

⁵ J. Delteil, *Musée de marine*, Ed. Collot/Le temps qu'il fait, Paris 1990, pp. 47-48.

variante scripturaire du service, et se situe apparemment aux antipodes de la littérature. La description des manœuvres est strictement contrainte par le vocabulaire précis qui ne peut en aucun cas être remplacé par un synonyme. De là la frustration de voyageurs doués de talents ou de prétentions littéraires, qui ne peuvent qu'employer à perte de vue les mêmes formules. Bougainville note lui-même le peu d'intérêt que sa relation présente pour le lecteur du monde.

Encore si l'habitude d'écrire avait pu m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fond ! Mais [...] je suis maintenant bien loin du sanctuaire des sciences et des lettres ; mes idées et mon style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante et sauvage que je mène depuis douze ans. Ce n'est ni dans les forêts du Canada, ni sur le sein des mers, que l'on se forme à l'art d'écrire⁶.

Ils se livrent avec une certaine satisfaction dans les colonnes de libre expression, qui sont donc plus fréquemment le lieu de développements plus intéressants car personnels et motivés par un choix subjectif. Sinon, vu le rythme ronronnant de la ligne inscrite heure par heure, aucune tension ne fait attendre quoi que ce soit de particulier entre deux relevés, à moins que ces points ne deviennent des événements identifiés sur le calendrier ou la carte : un incident, une terre en vue... Gerbault publie sa relation avec la satisfaction inattendue d'insérer du répétitif dans la variété, à des fins d'authentification.

Ce fut une dure traversée. Il serait fastidieux de citer tout au long mon journal de bord qui ne mentionne que des coups de vent et une mer houleuse, cependant, j'en extrais :
26 novembre. – Forte mer, vent grand frais. Point à midi : 25°18 Est, vers quinze heures coup de vent, mer grosse, les lames brisent sur le pont toute la nuit.

27 novembre. – Temps plus maniable, vent 7 Beaufort, mer dure. La brume m'empêche de distinguer les hauts sommets de Madagascar, qui sont à portée de vue.

Mardi 29. – Dix-sept heures, brise force en coup de vent, amène grand-voile puis vais sur le beaupré amener le clin-foc. Forte houle et mer hachée produite par courant contraire. Vent hale le Sud et fraîchit.

[...] Après cette période de mauvais temps vinrent de nombreux jours de calme⁷.

La publication fait grâce au lecteur de nombreux événements aussi récurrents, de sorte qu'un traitement « par lots », sous forme de sommaires permettent de regrouper par journée des notations en réalité 24 fois plus minutieuses. Pour donner cependant au lecteur l'impression qu'il lui épargne le maximum de détails tout en restant conforme à ses notes de navigation, Gerbault supprime les articles définis qui n'étaient pourtant pas, au fond, le plus pénible. En fait, pour le lecteur novice en matière de navigation, le vocabulaire technique ne s'éclaire pas avec la répétition : il en impose au contraire, comme une forme ultime de légitimation. Il s'agit donc, pour ne pas le perdre, de doser la répétition jusqu'au maximum supportable, afin de montrer que le mauvais temps a mis aussi la résistance du

⁶ L.-A. de Bougainville, *Voyage autour du monde* [1772], M. Bideaux – S. Faessel ed., PUPS, Paris 2001, pp. 56-57.

⁷ Al. Gerbault, *Sur la route du retour. Journal de bord, II, De Tabiti vers la France*, Grasset, Paris 1929, pp. 143-144.

navigateur à rude épreuve. Mais les coupes rendent perplexes : que se passe-t-il le lundi 28 novembre ? Étant donné que le but d'Alain Gerbault était primitivement de faire escale à Madagascar, et qu'il ne voit pas l'île le 27 et encore moins le 29, le lecteur est sorti de sa torpeur par cette facétie du destin.

1.4 Entre exhaustivité et lassitude

Le journal doit donc être complet – par principe – mais pas inutilement bavard. Forster s'était excusé, dans la rédaction du deuxième voyage de Cook, de sortir du strict cadre réglementaire.

Pendant les heures tranquilles d'une navigation uniforme, les circonstances les plus minutieuses sont intéressantes pour les passagers, et l'on ne doit pas s'étonner que je me sois occupé un moment de la mort d'un oiseau⁸.

De même le capitaine Marchand doit se justifier de commentaires qui n'entrent pas strictement dans les colonnes du journal.

On trouvera souvent dans le cours de ce journal des observations qui paraîtront (peut-être avec raison) des futilités aux yeux des personnes qui n'ont jamais navigué, mais il doit être permis à un marin condamné, pour ainsi dire, à rester une partie de sa vie sur l'eau, de s'amuser de tout ce qu'il voit et même de l'écrire, puisqu'il y est privé de toute autre espèce d'amusement [5 février 1791]⁹.

Il est vrai aussi que les journaux les plus confus en apparence sont souvent les plus intéressants. Ces textes se meuvent dans une sorte de globalité foisonnante et hétéroclite parce que les commandants, les officiers assujettis à cette écriture profitent de ce lieu pour y livrer des réflexions diverses. La formule « Qu'on me pardonne ces réflexions... » sert d'embrayeur ou de conclusion à des développements jugés utiles, mais peu réglementaires : les digressions introduisent souvent des considérations autres que maritimes, ou strictement de métier, au profit de réflexions plus variées, notamment en matière de politique au sens large. Cette liberté parfois prit tant d'ampleur – parfois, d'ailleurs, sous la pression des éditeurs – qu'une véritable censure officielle fut mise en place en 1843 sous le nom de Comité consultatif du Dépôt. L'argument (Roussin, Lettre au Directeur du Dépôt, 11 juillet 1843) est que

il est arrivé trop souvent que des ouvrages dont le caractère doit être exclusivement scientifique contiennent des opinions politiques, des jugemens acerbes sur les hommes et les choses, des récriminations personnelles et enfin des détails peu dignes

⁸ J. Cook, *Voyages autour du monde*, in *Nouvelle Bibliothèque des Voyages anciens et modernes*, Firmin Didot Frères, Paris 1841, t. 3, pp. 103-104.

⁹ É. Marchand, *Journal de bord d'Etienne Marchand. Le Voyage du Solide autour du monde (1790-1792)*, O. Gannier – C. Picquoin ed., CTHS, Paris 2005, t. 1, p. 170.

d'être livrés au public. Un tel état de choses ne saurait être maintenu dans l'intérêt du département de la Marine¹⁰.

2. *Les marges de variation ou : comment tromper l'ennui de la répétition chronologique ?*

Les fantaisies tentent de gommer l'aspect fastidieux de la répétition, et ce risque menace à ce point le bel ordonnancement du texte convenu qu'il faut y mettre bon ordre.

2.1 Compenser la platitude par des commentaires métadiscursifs

Le journal de voyage semble être l'un des lieux paradoxaux où l'on avoue écrire par ennui – et noter des choses insipides. La répétition est l'une des raisons de cet accès de paresse devant la possible inanité du propos. S'abrite-t-on derrière la nécessité d'écrire par devoir pour excuser ses défauts éventuels, ou a-t-on le sentiment que l'ennui produit un discours contraint et décevant ? Selon Michel Leiris :

De plus en plus, je m'aperçois que je me lasse de tenir à jour ces éphémérides. Quand je bouge, cela va bien, car ils passent à l'arrière-plan et j'ai du reste à peine le temps de les écrire. Quand je ne bouge pas, cela est pire, car d'abord je m'ennuie. M'ennuyant, je cherche à me distraire en écrivant ce journal, qui devient mon principal passe-temps. C'est presque comme si j'avais eu l'idée de ce voyage exprès pour le rédiger... Mais comme je ne bouge pas, je n'ai pas grand-chose à dire. Pas d'autre ressource que l'introspection, l'examen de mes raisons de voyager, de mes raisons d'écrire. [...] C'est à mesure aussi que cela m'ennuie le plus de l'écrire que je suis le plus tenté, comme pour raviver mon appétit, de l'épicier de camelote littéraire¹¹.

Le journal peut être, lorsqu'il n'est pas complètement assujéti à la nécessité du sérieux, l'occasion de s'amuser soi-même, de se distraire et d'amuser son lecteur si ce dernier n'y apporte pas une censure officielle. Challe développe beaucoup son texte entre la première version du journal et la relation connue, remarquable pour son sens de l'humour et ses observations aux escales. Le journal entre la première version un peu aride et la version réécrite, vise à la variation, à l'humour, au piquant. Une part de l'humour relève de l'autodérision, ce que souligne Challe :

Si ce journal-ci continue comme il commence, je ne suis pas au bout de mes écritures, ni ceux qui le liront au bout de leur lecture, supposé qu'ils se donnent la peine de tout lire. Si on s'ennuie, il n'y a qu'à le laisser ; mais je ne m'ennuie point à m'entretenir moi-même. Je pourrais pour ma justification apporter des raisons qui prouveraient qu'il est nécessaire que je m'occupe à quelque chose. Je jette mes idées sur le papier : je pourrais peut-être faire pis ; du moins jusqu'à ce que le voyage plus avancé m'offre des occasions

¹⁰ Cité par Olivier Chapuis, *À la mer comme au ciel. Beautemps-Beaupré & la naissance de l'hydrographie moderne (1700-1850). L'émergence de la précision en navigation et dans la cartographie maritime*, PUPS, Paris 1999, p. 415.

¹¹ M. Leiris, *L'Afrique fantôme* [1934], Gallimard, Paris 1999 (« Tel »), pp. 267-268.

pour entretenir autrui. Je me fais une nécessité de consommer le temps ; et comment en remplirais-je les moments, sans plume ou sans livre ? Je ne fume ni ne joue. C'est l'occupation des marins, à ce qu'on dit : j'en conviens pour les autres ; mais ce n'est pas la mienne. Combien passerais-je de moments inutiles, si ma plume et mon papier n'en remplissaient pas le vide ?¹²

À l'inverse il parodie la forme même du journal, dans sa brièveté, avec un faux détachement humoristique.

DU VENDREDI 13 JUILLET 1691
Toujours bon vent : nous allons bien.
DU SAMEDI 14 JUILLET 1691
Même chose.
DU DIMANCHE 15 JUILLET 1691
Même chose. Tant mieux.

Quelques détails sur le 16 et le 17, puis la reprise du modèle :

DU MERCREDI 18 JUILLET 1691
Calme, et chaleur bien forte.
DU JEUDI 19 JUILLET 1691
Même chose. Tant pis¹³.

Et même, « Toujours bon vent : la répétition m'en plaît¹⁴. » Voire, de façon encore plus précise stylistiquement « Toujours beau temps, et bon vent : j'en aime la battologie¹⁵. » Effet destiné aux seuls lettrés qui apprécieront l'humour de cette « répétition oiseuse ».

Des tempéraments plus facétieux écriront des fantaisies franchement drôles. La tentation de raconter des minuties avait déjà été soulignée pour les « petits riens » de l'abbé Choisy. C'est une façon de maintenir l'intérêt que d'entrer dans des détails surprenants ou inattendus. Le dimanche 15 juillet 1685, Choisy note un triste épisode, en comptant d'abord sur la surprise, avant de passer au burlesque :

Robin est mort, et nous le mangerons. C'était un mouton fameux entre les moutons par ses grands voyages. Il avait fait plusieurs campagnes fort heureusement, avait vu les îles de l'Amérique, toujours entre les deux ponts à la tête des autres qu'il endoctrinait sur la tangué et le roulis. Et après avoir passé la Ligne, doublé le cap de Bonne-Espérance, à cinq cents lieues de Batavia, la sotté bête s'est laissée tomber et s'est incommodée d'une jambe de derrière. Robin était fort gras ; on a eu peur qu'il ne maigrît, on l'a abandonné au boucher. Cet incident a mis la discorde dans le vaisseau¹⁶.

¹² R. Challe, *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales* [1721], Mercure de France, Paris 1983, t. 1, p. 101.

¹³ *Ibid.*, t. 2, pp. 264-265.

¹⁴ *Ibid.*, t. 1, p. 269.

¹⁵ *Ibid.*, t. 1, p. 211.

¹⁶ F.-T. de Choisy, *Journal du voyage de Siam* [1685], Fayard, Paris 1995, p. 127.

Enfin le commentaire métadiscursif avoue la difficulté d'écrire lorsque le fond manque et que l'écriture du journal se réduit à une simple forme. Charmian London note dans le *Journal de bord du Snark* :

En mer, jeudi 2 mai 1907

S'il ne se passe rien, mon journal va rapidement se limiter à : pas de poisson, brise légère, grande houle, chaleur en hausse, Martin et Tochigi s'améliorent, tout comme les menus et les appétits¹⁷.

Le choix de la répétition manque cruellement d'intérêt, mais le fait même de la souligner devient une variation intéressante.

Gerbault, lui, choisit de défendre le peu qu'il a à écrire en montrant contre toute attente leur attrait. Voyageant en solitaire sur le *Firecrest* il n'a de compte à rendre à personne... Mais cela ne l'empêche pas de se défendre de l'ennui de la navigation et de la sécheresse de son journal par une paradoxale abondance d'événements :

Les calmes durèrent dix jours pendant lesquels jamais je ne m'ennuyai. En mer, il y a toujours du nouveau et de l'imprévu, et la pureté du ciel me permettait de nombreuses observations. Ainsi, le 4 décembre, une baleine était en vue à un mille au vent et le lendemain à deux heures du matin j'observais une comète dans le ciel. Le 8 décembre, l'observation d'une éclipse totale de lune me permettait de calculer approximativement l'écart de mes chronomètres. Après les calmes vinrent des brises légères qui me permirent de m'approcher de la côte africaine, mais là j'essayai de forts coups de vent d'Ouest qui arrivaient avec une grande brutalité. J'extraits de mon livre de bord une description d'un de ces coups de vent.

*4 décembre. – À seize heures, vent grand frais, mer dure, coucher de soleil menaçant, la brise mollit. À vingt-trois heures quarante, je viens sur le pont, pas un souffle d'air, mais soudain, dans l'Ouest, de nombreux éclairs apparaissent. En hâte, je vais sur le beaupré serrer mon clin-foc. Le coup de vent arrive furieux et mon premier foc se déchire avant que je puisse l'étouffer. Très forte pluie. Je fuis d'abord vers le Sud sous la trinquette seule, puis je prends la cape bâbord amures. À onze heures, grand coup de suroît, très grosse mer, grand frais pendant la nuit suivante...*¹⁸

Il est donc manifeste que le journal est rédigé d'une façon très spéciale, et ce petit aperçu vise à montrer le décalage entre une relation grand public et le mystère rituel du journal de bord, souligné par les italiques du texte cité dans une langue pour initiés. Peut-être le lecteur ordinaire savoure-t-il ce petit passage comme une parenthèse exotique autorisant un bref regard vers un monde auquel il ne peut réellement accéder. Ainsi réduite à sa plus simple expression, la manœuvre est peu explicite mais pourrait malgré tout passer pour répétitive et fastidieuse si on n'y comprend rien. En revanche Gerbault se crée, par son journal, un ethos de grand navigateur, aussi compétent qu'héroïque.

¹⁷ Ch. London, *Journal de bord du Snark*, p. 34.

¹⁸ A. Gerbault, *Sur la route du retour*, t. 2, pp. 145-146.

2.2 Jouer des contraintes d'un présent renouvelé

Nulle part ailleurs qu'en mer les jours, les semaines et les mois ne tombent plus vite dans le passé. Ils semblent être laissés sur l'arrière aussi facilement que les légères bulles d'air dans les tourbillons du sillage, et s'évanouir dans un grand silence au milieu duquel votre navire continue sa marche en une sorte d'effet magique. Ils s'en vont : jours, semaines, mois. Seul un coup de vent peut déranger la vie régulière du bord ; et le sortilège d'une monotonie que rien n'ébranle, et qui semble avoir frappé jusqu'aux voix des hommes, n'est rompu que par la perspective d'un proche atterrissage¹⁹.

Par rapport à la forme commune du temps de la fiction qui garde un mode élastique entre des scènes et des intervalles traités comme des sommaires, et peut jouer de l'analepse et de la prolepse, la forme du journal dans un roman est un choix très contraignant : le journal est en effet assujéti au présent. Quand le texte est écrit au moins avec quelque temps de retard, le journal accuse même ce télescopage fâcheux, avec le futur. Ainsi dans le *Journal du Snark* peut-on lire des excuses de Charmian London : « Mais j'anticipe, comme je le fais parfois quand je récapitule²⁰. » Partant, si l'écriture est au jour le jour, elle ne peut pas non plus se projeter dans le futur d'une publication.

Comme le navire suit un cap, les voyageurs peuvent avoir des projets, mais il est impossible que les personnages puissent savoir à l'avance ce qui va leur arriver. Le début du roman s'inscrit sous les auspices du « Journal du passager J.-R. Kazallon », ainsi daté et localisé :

Charleston. – 27 septembre 1869. – Nous quittons le quai de la Batterie à trois heures du soir, à la pleine mer. [...] Ai-je bien ou mal fait ? Aurai-je à me repentir de ma détermination ? L'avenir me l'apprendra. Je rédige ces notes jour par jour, et au moment où j'écris, je n'en sais pas plus que ceux qui lisent ce journal, – si ce journal doit jamais trouver des lecteurs²¹.

Accessoirement, ce choix peut assurer le lecteur d'une authenticité de l'aventure : le témoignage direct est paradoxalement à la fois l'assurance de la véracité du récit (qui devient presque un fait divers, narré par l'un des rescapés), et cela au prix de l'in vraisemblance puisque le récit date se poursuit alors même que le héros, épuisé par la faim, est à peine capable de se soutenir. Malgré tout, il arrive à bon port, et « le journal où j'ai consigné ces notes quotidiennes est fini. Notre sauvetage s'est opéré en quelques heures, et je le raconterai en quelques mots²². »

L'impossibilité de laisser entendre la suite présente pourtant l'avantage inverse. Puisque le roman est écrit au présent (ou un passé très proche limité à « aujourd'hui »), on ne peut théoriquement être assuré de l'issue de la traversée : le bateau peut fort bien couler, il suffira que par un subterfuge quelconque on retrouve le texte interrompu pour expliquer la fin

¹⁹ Joseph Conrad, *Le Miroir de la mer* [*The Mirror of the Sea*, 1906], trad. et notice Pierre Lefranc, *Œuvres*, Gallimard, Paris 1985 (Bibliothèque de la Pléiade), t. II, p. 1051.

²⁰ Ch. London, *Journal de bord du Snark*, p. 198.

²¹ J. Verne, *Le Chancellor. Journal du passager J.-R. Kazallon*, Hetzel, Paris 1875, pp. 1-2.

²² *Ibid.*, p. 171.

des personnages. On se rappelle la fin des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, au milieu d'une phrase laissée en suspens. Dans *La Vigie de Koat-Vën*, par exemple, on retrouve un vaisseau fantôme, avec des morts de froid, saisis dans leur dernière attitude :

Le malheureux était mort gelé par l'épouvantable froid de ces latitudes ; il tenait encore une plume, et son journal était ouvert devant lui. Je me rappelle toujours la dernière phrase qui y était écrite :

11 novembre... Il y a aujourd'hui 70 jours que nous sommes enfermés au milieu des glaces ; le feu s'est éteint hier, et notre capitaine qui a causé tous nos malheurs parce qu'il était maudit de Dieu, a en vain essayé de rallumer ce feu, sa femme est morte ce matin... plus d'esp...²³

Delteil a utilisé la même contrainte du journal pour donner du sel à sa nouvelle « La femme de la mer ». Un naufragé est retrouvé dans une barque avec le reste de son journal, tronqué du fait de la perte de son navire, puis de sa propre mort.

Au bout de vingt minutes, nous sentîmes un grand choc au-dessous de la ligne de flottaison, exactement entre les cales n° 1 et n° 2. La torpille avait touché. Je fis sonder les réservoirs d'eau et mis les pompes en action. Mais l'eau entre en abondance, et la proportion ne peut pas être tenue. Le navire s'enfoncé d'heure en heure...²⁴

Le passé du récit, d'abord utilisé, passe à un présent que le journal peut enregistrer sans invraisemblance jusqu'aux tout derniers instants.

3. Répétitions et variations : une contrainte productive

Le journal ne peut pas non plus, en principe, ressasser les mêmes épisodes puisque, si la situation d'écriture se répète, comme la manœuvre, le contenu est supposé toujours renouvelé – date et localisation changent à chaque entrée : variations modestes et insensibles qui ne sauraient susciter l'intérêt sans d'autres jeux de répétition.

3.1 L'amateur d'épanaphore

Pour tromper l'ennui, le futur peintre Louis Garneray, embarqué comme pilotin, fait preuve de talents inégalement appréciés lorsqu'il est surpris à dessiner des petits navires un peu partout.

Ayant eu plusieurs fois entre mes mains, en ma qualité de timonier, le journal de bord, je n'avais pu résister à la tentation, par trop forte, d'une feuille de papier blanc et d'une plume à peu près taillée ; et je m'étais permis de griffonner en marge des ob-

²³ E. Sue, *La Vigie de Koat-Vën* [1833], in *Romans de mort et d'aventures*, Francis Lacassin ed., Laffont, Paris 1993, p. 672.

²⁴ J. Delteil, *Musée de marine*, p. 50.

servations que consignait chaque officier à la fin de son quart, des navires de toutes formes et de toutes grandeurs.

Un matin il se fait surprendre par un officier sévère.

– Qui a osé se permettre de salir ce journal ? me demanda-t-il d'une voix prête à s'élever.

Interdit, je cherchais une réponse, lorsque, pour comble de malheur, le capitaine se montra sur le pont, et se dirigea vers l'endroit de la dunette où nous nous trouvions ; hélas ! il venait justement demander le journal de bord.

Je laisse à deviner l'embarras que j'éprouvai lorsque le lieutenant en pied montra d'un air de triomphe à M. Bruneau de la Souchais le dessin accusateur.

Le capitaine l'examina avec beaucoup d'attention ; puis tout à coup et d'un air sévère :

– Quel est l'auteur de ce chef d'œuvre ?²⁵

Les jeux narratifs avec le journal témoignent aussi des rapports humains à bord. Le journal en effet, malgré son apparente aridité, peut donner la température du bord. Dans le roman d'O'Brian, *Maître à bord* :

En plus des facturiers et autres livres comptables, il y avait le journal de bord de la *Sophie*, qui lui apprendrait l'histoire du vaisseau, et son livre des effectifs, qui lui apprendrait l'histoire de l'équipage. Il parcourut les pages :

Dimanche 22 septembre 1799, vents NO, O, S. cap N-40-O, distance 49 milles, latitude 37°59' N longitude 9° 38' O, Cap Saint Vincent S-27-E 64 milles. Après midi brise fraîche et rafales avec pluie, envoyé et diminué voiles de temps à autre. Matin fortes rafales et serré la grand-voile carrée, à six heures aperçu voile inconnue au sud, à huit heures plus modéré, étalé la grand-voile carrée à un ris, à neuf heures lui avons parlé. C'était un brick suédois sur lest en route à Barcelone. À midi accalmie, tourné en rond. Des dizaines de mentions du même genre. Le règlement. Ou le travail d'escorte. La routine quotidienne et peu spectaculaire qui constitue 90% de la vie du service. Sinon plus²⁶.

Le journal détermine donc son lecteur, qui saura lire entre les lignes de l'épanaphore.

3.2 Journal et pastiche

Parmi tant d'exemples de journaux de navigateurs, Jean-François Deniau explique combien les récits – qui se répètent aussi entre eux – donnent une impression de déjà-vu – ce dont il se moque par le biais malicieux du mode itératif.

Il existe aussi une bonne centaine de « livres de mer », journaux de bord plus ou moins élaborés d'une croisière, d'un exploit, d'un tour du monde. Ils se ressemblent

²⁵ L. Garneray, *Corsaire de la République. Voyages, aventures et combats* [1851], Payot, Paris 1991, pp. 64-65.

²⁶ P. O'Brian, *Maître à bord* [*Master and Commander*, 1970], trad. Jean Charles Provost, 1996, rééd. *Les Aventures de Jack Aubrey*, Presses de la Cité/Omnibus, Paris 2000, t. 1, p. 58.

souvent. J'ai donc décidé d'en donner ici, une fois pour toutes, un « à la manière de » collectif qui dispensera de bien des lectures ultérieures. [...]

Je fais une droite de hauteur par Dieumegard, puis une autre par H.O. 249, j'interpole, et je transporte. Bêtement, j'ai oublié une retenue. Je recommence tout par Perrin, puis H.O. 214, et je fais la moyenne arithmétique. Cela me confirme que mon estime est excellente et que je n'ai pas couvert moins de 91 nautiques 7/10 en 23h 17mn 04s.

15 janvier. *Je constate qu'hier, je me suis légèrement trompé en recopiant mes calculs. C'est 23 nautiques 17'04" en 91 heures 7/10 qu'il fallait lire.*

16 janvier. *Depuis 24 heures, le vent forcit de l'est-sud-est. Je vois les nuages s'amonceler à l'horizon et la houle progressivement se crêter de blanc. Pour être paré à tout, je prends un ris dans la grand-voile et me tape un bœuf miroton en boîte avec une pointe d'ail. [...]*

16 février. *815 milles au loch. G. 43°11'55". L. 22°35'04". Vent force 4, SSW. Raidi la pentequièrre brêlée entre les galhaubans. Capelé une estrope sur le vit de mulet de la ferrure de bôme. Ma réserve de confiture d'abricots baisse de façon inquiétante. Vu une mouette²⁷.*

Pour qui est familier de ce genre de texte, la parodie de la répétition est d'un humour irrésistible. Il souligne la particularité récurrente de ces journaux : l'hétérogénéité absolue des notations juxtaposées au hasard des répétitions. Aucune liaison logique ne peut rendre compte du bœuf miroton, de la mouette et de la manœuvre – sauf qu'à force de répétition, c'est le lecteur qui fait le tri entre ressassement et inattendu. Des détails en vrac donnent une caricature de la succession chronologique, en fait très ténue.

De même, la *Trilogie maritime* de William Golding, qui se présente dès l'incipit comme un journal d'une longue traversée, a aussi pour narrateur un simple passager qui tient son registre à destination d'un notable.

Par ces mots je commence le journal que j'ai pris l'engagement de tenir pour vous [...] Tout d'abord, l'endroit : enfin à bord. L'année : vous la connaissez. La date ? Que ce soit le premier jour de mon voyage à l'autre bout du monde importe seul, vraiment ; voilà pourquoi j'ai inscrit le chiffre 1 en haut de cette page. En effet, ce que je vais écrire devra être le compte rendu de notre première journée. Le mois ou le jour de la semaine risquent de ne pas vouloir dire grand-chose, puisque, au cours de la longue traversée qui nous mènera du sud de la Vieille-Angleterre aux antipodes, nous parcourrons le cycle des quatre saisons !²⁸

Malgré une application ostensible, on ne peut être plus désinvolte vis-à-vis des attentes génériques du lecteur. Seule l'arrivée est connue : Sydney Cove, Australie. Le journal rempli, le narrateur l'empaquette soigneusement dans une toile goudronnée, momifiant un témoin qui peut-être ne parlera jamais plus.

²⁷ J.F. Deniau, *La Mer est ronde* [1981], Gallimard, Paris 1992, pp. 217-223.

²⁸ W. Golding, *Rites de passage* [*Rites of Passage*, 1980], in *Trilogie maritime*, trad. Marie-Lise Marlière, 1983, Gallimard, Paris 2002, p. 9.

4. *Conclusion*

Le journal de bord comme obligation de métier pourrait paraître parfaitement ennuyeux et fastidieux ; il serait donc surprenant qu'il soit adopté par la fiction s'il ne présentait aucun intérêt narratif. Ce qui importe n'est pas tant le contenu, dans le cours habituel des choses, que sa répétition temporelle, même si elle se solde par la mention du néant. Dans cette structuration minimale du récit, marqué par la répétition, la « grande monotonie de la mer²⁹ » ou de la manœuvre, et la répétition sous toutes ses formes dans la relation, l'anecdote intermittente souligne la fragilité de la destinée. La surveillance étroite du temps, qui s'écoule sur le mode de l'épanaphore, a des échos métaphysiques : le but est celui du chronomètre – être le « garde-temps », le dernier repère auquel les hommes perdus tentent de se raccrocher. Paradoxalement, il importe de donner corps par la variation à une régularité inexorablement répétitive, comme les mascarons ou les lignes de rhumb agrémentent les anciennes cartes des mers inconnues, pour garder trace d'un temps autrement englouti heure après heure.

²⁹ P. Loti, *Mon Frère Yves* [1883], Gallimard, Paris 1998, p. 32.



FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE
L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

ANNO XXVIII - 1/2020

EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio Universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano - tel. 02.72342235 - fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (produzione)
librario.dsu@educatt.it (distribuzione)
redazione.all@unicatt.it (Redazione della Rivista)
web: www.educatt.it/libri/all

ISSN 1122 - 1917



9 788893 356633